



Le contrepoison

Philippe Meirieu,
Professeur émérite
en sciences de l'éducation à l'université LUMIERE-Lyon 2

L'ouvrage de Jorge Larrosa, *Apprendre et être – Langage, littérature et expérience de formation*, est paru en France, dans la collection « Pédagogies » que je dirige chez ESF éditeur, il y a près de vingt ans. À l'époque, il me semblait déjà terriblement d'actualité, tant les « sciences de l'éducation », et la réflexion éducative plus généralement, semblaient avoir besoin d'un souffle de liberté pour échapper à la montée de ce que Gilles Deleuze avait identifié, dès 1989, comme « les sociétés de contrôle ».

Après les « sociétés de souveraineté », fondées sur l'assujettissement au « prince », les « sociétés disciplinaires », démontées et dénoncées par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, construites sur le principe de l'enfermement et du panoptisme où les personnes passaient d'un milieu clos à un autre, avec comme matrice la prison, dont la caserne, l'hôpital et l'école n'étaient que de pâles copies... nous voici arrivés, expliquait Gilles Deleuze dans les « sociétés de contrôle ». Dans ces sociétés, pas d'enfermement matériel. Tout au contraire, un sentiment de liberté. Pas d'injonction à caractère brutal et militaire. Au contraire : des invitations, souvent doucereuses, à réaliser nous-mêmes notre bonheur. Pas de sanction en place publique pour les insoumis en guise d'exemple. Mais une relégation sournoise des « ingérables » dans les marges de l'inexistence, dans ces lieux où les êtres deviennent gris, puis, progressivement, transparents et invisibles. Dans les « sociétés de contrôle », écrit Gilles Deleuze, les « mots d'ordre » ont été remplacés par des « mots de passe », la dureté des murs par la fluidité des échangeurs, la violence physique des « forces de l'ordre » par la surveillance des caméras et des micros « espions » qui nous accompagnent partout « pour notre bien ».

Car les « sociétés de contrôle » veulent notre « bien » : que nous réalisons « ce pour quoi nous sommes faits », que nos déplacements correspondent à nos « besoins », que nous ne dépensions pas plus que nous n'avons (ou alors pour payer des intérêts !). Les « sociétés de contrôle » veulent que « ça roule », que « ça tourne », que chaque chose soit à sa place et que l'ordre social soit préservé des soubresauts inutiles fomentés par des individus malfaisants. Dans les « sociétés de souveraineté », on « régnait », dans les « sociétés disciplinaires », on « organisait », dans les « sociétés de contrôle », on « gère ». Entendez : on s'assure, par tous les moyens possibles, que les personnes sont suffisamment accompagnées pour être réduites à des sortes d'êtres ectoplasmiques, parfaitement adaptés, consommant ce qu'il faut de télévision et de tisane pour annihiler toute colère, développant des « relations humaines » suffisamment « harmonieuses » pour ne pas chercher à « changer le monde », et dont les rendements scolaires et professionnels entrent dans de magnifiques tableaux Excel. Dans les « sociétés de contrôle », on ne sait plus, d'ailleurs, vraiment qui contrôle qui et quoi. On sait simplement que tout doit être contrôlé et qu'*in fine*, les « robots traders » qu'on installe désormais au plus près de nos « Bourses du commerce » pour réagir « en temps réel » décident du prix de toute chose. Car, dans les « sociétés de contrôle », il n'y a plus de « valeurs » ; il n'y a même plus des « coûts »... il n'y a plus que des prix ! Le prix d'une tonne de blé à la Bourse de Chicago peut ainsi varier

des dizaines de fois en une poignée de secondes sans aucun rapport avec le « coût réel » de la marchandise, son coût humain et écologique.

L'éducation a embrayé le pas. Le principe du lit de Procuste et du « pilotage par les résultats » s'y est imposé plus que jamais : PISA règne en maître et l'on ne forme plus que ce que PISA peut évaluer ! Non que ce que PISA nous montre ne soit pas important, mais PISA ne nous dévoile qu'une infime partie de la réalité. Il ne nous dit rien de ce qui fait « l'humain » à proprement parler, c'est-à-dire de ce qui ne sera jamais remplacé par les robots. Rien dans PISA sur l'aptitude au silence et à la méditation, rien sur la capacité à vagabonder dans les livres, rien sur les « expériences sauvages » et les « chemins de traverse », comme dit Larrosa, grâce auxquels on peut espérer sortir du mimétisme et de la répétition pour s'efforcer à la création. Rien sur la possibilité de rêver, de se perdre pour mieux se retrouver. Rien sur nos métamorphoses essentielles. Et rien, même, sur le discernement entre ce qui nous élève, nous libère et nous unit, au regard de ce qui nous abaisse et nous laisse doucement glisser vers la barbarie.

C'est pourquoi il faut relire le livre de Jorge Larrosa et, plus que jamais, en faire un contrepoison. Il faut que, grâce aux textes qu'il convoque et à sa réflexion toujours acérée, il nous aide à résister à la vision technocratique et douce à la fois – c'est pourquoi elle est si dangereuse ! – de notre éducation. Il nous faut réapprendre avec lui à se mettre à l'écoute des œuvres grâce auxquelles nous accédons à « l'humaine condition », comme disait Montaigne. Il nous faut retrouver la lecture subversive de la fameuse formule de Pindare et de Nietzsche : « Deviens ce que tu es. ».

Car les « sociétés de contrôle » ont, ici, plus que jamais, affadi le message d'espérance : en rabattant la formule nietzschéenne sur un vague « développement personnel », mêlant innéisme et fatalisme, emprunts dévoyés à la pensée orientale et « gestion des ressources humaines » dans les « *open spaces* » de nos multinationales ! Non le « Deviens ce que tu es » n'a rien à voir avec cela : il n'est pas un culte aveugle du « donné » qui interdirait toute aventure et exclurait le moindre excursus par rapport à une destinée personnelle, sociale et professionnelle aujourd'hui suffisamment codifiée pour être confiée aux algorithmes de nos ordinateurs. Non, nul destin n'est dicté à l'avance. Oui, il nous faut échapper à la « traçabilité » de nos vies quotidiennes qui en dit long sur la manière dont le corps humain est désormais réduit à de la viande. Oui, il nous faut retrouver le message fondateur de la pédagogie tel que le formulait déjà le grand Pestalozzi au XVIIIe siècle et tel qu'on le retrouve sous la plume de Jorge Larrosa : « *Raconte-toi ta propre histoire. Et brûle la aussitôt écrite. Ne sois jamais quelqu'un qui*

ne pourrait être autre. Rappelle-toi de ton futur et mets-toi en marche vers ton enfance. Et ne demande pas qui tu es à qui connaît la réponse, ni même à cette part de toi-même qui le sait, car la réponse pourrait tuer l'intensité de la question et ce qui frémit dans cette intensité. Sois toi-même la question. »